

Mathilde Levesque

La tête haute
Guide d'autodéfense intellectuelle

PAYOT

I

Pourquoi se défendre

La première fois que j'ai entendu parler d'autodéfense intellectuelle, je n'ai moi-même pas compris l'expression.

C'était pourtant une évidence, dans mon travail de tous les jours. Enseignante dans un établissement dit « difficile », dans un lycée dit « de banlieue », j'avais remarqué depuis bien longtemps – et je n'étais évidemment pas la première – que mes élèves étaient très souvent *sur la défensive*. J'ai longtemps cherché à comprendre pourquoi, jusqu'à ce qu'on me suggère de travailler sur les formes que pourrait prendre l'autodéfense intellectuelle dans notre société. Telle que je l'approchais intuitivement, cette notion représentait **la possibilité d'offrir aux plus faibles les moyens de ne pas se faire écraser**, dans une interaction hiérarchique par exemple.

Mes recherches m'ont conduite tout d'abord à une célèbre pensée du linguiste Noam Chomsky : « Un vrai système d'éducation donnerait des cours d'autodéfense intellectuelle »¹. Je me suis alors dit que l'autodéfense intellectuelle devait désigner quelque chose comme la « nécessité de se construire un esprit critique ». C'est ce sens-là que je retrouvai dans les deux principaux ouvrages consacrés à cette notion : les *Petits cours d'autodéfense intellectuelle* de Normand Baillargeon² et le *Manuel d'autodéfense intellectuelle* de Sophie Mazet³.

L'ensemble de ces travaux constitue une aide précieuse pour notre défi quotidien en tant qu'enseignants : apprendre à nos élèves la distance critique face à l'information - et c'est d'ailleurs l'objectif que s'est fixé Sophie Mazet avec ses propres élèves, dans le cours qu'elle a monté en Seine-Saint-Denis.

En dépit de l'apport scientifique indéniable de ces études, je me trouvais face à un manque : il me semblait que l'autodéfense intellectuelle, telle qu'elle était entendue par ces trois auteurs, ne prenait pas en compte **la violence ordinaire des échanges humains de laquelle, il faut, aussi, savoir se protéger**. C'est donc dans cette perspective que se place essentiellement ce livre.

¹ Cette phrase, traduite, est en réalité extraite d'une interview figurant dans un documentaire de 1993 : *Chomsky, les médias et les illusions nécessaires* [*Manufacturing Consent – Noam Chomsky and the Media*]. Je remercie l'équipe du Guichet National du Savoir (Bibliothèque municipale de Lyon) pour son aide.

² Montréal, Lux, 2005.

³ Paris, Robert Laffont, 2015.

L'autodéfense : une réalité tardivement reconnue

Le succès du terme *autodéfense* ne naît malheureusement pas en même temps que la manipulation et l'agression : attesté pour la première fois au début du XX^e siècle, il se répand massivement depuis, témoignant de la légitime volonté, voire de l'impérieuse nécessité de savoir se protéger. Comme je le montrerai plus tard, **c'est en effet le plus souvent l'apparition d'un mot qui fait exister la réalité qu'il désigne.**

Le mot *autodéfense* est, à l'origine et encore très souvent, associé essentiellement au domaine de la lutte : il renvoie d'une part aux moyens physiques qui permettent de se défendre contre une agression individuelle et, d'autre part, aux milices constituées par des citoyens qui se substituent à l'État pour assurer leur protection. Dans tous les cas, l'autodéfense semble devoir faire preuve d'agressivité réciproque dans la protection de soi.

Dans le domaine qui nous intéresse ici – celui de l'interaction dans le dialogue – on ne peut d'ailleurs que constater la profusion des mots qui apparaissent à la fois dans le champ sportif et dans le champ rhétorique. À titre d'exemple, le verbe *tacler*, emprunté abusivement à l'anglais, désigne initialement au football l'action défensive qui consiste à déposséder l'adversaire du ballon ; au sens figuré – et toujours de manière abusive – il s'emploie pour désigner une offense verbale. Les métaphores de « pointes » et de « piques », utilisées pour désigner des remarques agressives, sont d'ailleurs issues de mots dont le sens propre traduit lui-même une attaque.

Il peut sembler paradoxal que l'autodéfense s'inspire du domaine de l'agression physique, dont elle est d'une part censée se prémunir, et dont elle est d'autre part supposée être le palliatif. De ce point de vue, il est fort instructif d'analyser les « techniques d'autodéfense » sans cesse suggérées dans le cadre d'une agression physique : « donnez un coup de la main ou du poing droit à hauteur de l'horizontale en accompagnant ce geste d'une bascule du tronc en arrière » ; « Votre première arme reste le poing. Serrez les doigts contre la paume sans laisser de vide et verrouillez le pouce par dessus pour éviter toutes blessures. Maintenez le poing dans le prolongement de l'avant-bras en gardant votre poignet bien ferme. Frappez directement avec les racines des articulations de l'index et du majeur, ou circulairement avec le dos du poing comme un revers »⁴.

L'autodéfense intellectuelle, elle, présente l'avantage de penser la protection sans l'agressivité – bien qu'elle ne s'applique pas du tout aux mêmes types d'agression. On retrouve ici la **différence entre les arts martiaux et les sports de combat**. Alors que les premiers font intervenir (dans leur appellation même) l'esthétique de la technique, les seconds impliquent la compétition, et donc la nécessité de désigner un vainqueur et un vaincu. Or, savoir se défendre face à une tentative de manipulation ou d'agression verbales exige **de sortir la tête haute, mais pas (nécessairement) de mettre celle de l'adversaire sous l'eau.**

En réalité, face à l'attaque, il est indispensable de déterminer la place que l'on attribue à l'interlocuteur. On en fait *a priori* un adversaire, mais il peut tout aussi bien, comme dans les arts martiaux, devenir un partenaire : l'échange n'en sera que meilleur.

Une fois admise l'évidence selon laquelle toute tentative de manipulation, et *a fortiori* d'agression, est une attaque, on peut aussi en faire un **défi à relever, en identifiant d'une part les stratégies de l'interlocuteur, et en sachant d'autre part se positionner par rapport à elles.**

Comme dans les arts martiaux, cela demande de respecter un cadre et un certain nombre de règles.

⁴ À titre d'exemple représentatif, ces conseils sont extraits du site <https://www.mysecurite.com/securite-de-la-personne/dossiers/10-techniques-de-base-du-self-defense>, consulté le 26 juillet 2018.

Se défendre pour ne pas être écrasé

Les mécanismes d'autodéfense dépendent évidemment de la variabilité des caractères humains⁵ ; mais il existe aussi, et malheureusement, une cause *structurelle* : c'est parce qu'il existe des inégalités sociales qu'il y a des agressions, et dès lors que l'agression existe il faut pouvoir s'en protéger.

Chaque situation d'énonciation – et donc possiblement tout conflit – est indissociable de ce que nous sommes : sexe, origine et classe sociale majoritairement. L'ensemble de ces données nous précède dans l'échange, plaçant les minorités en situation de faiblesse. En effet, **savoir qu'on appartient à une minorité, c'est déjà se priver d'une partie de ses capacités de positionnement** : difficile de trouver sa place dans le discours quand la société elle-même ne nous en donne pas une qui soit satisfaisante.

LES « CLASSES SOCIALES » : DOMINANT(E)S ET INHIBÉ(E)S

La lecture marxiste du poids des classes sociales est bien connue : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes »⁶. Cette lutte, qui se fait à armes inégales, existe rarement dans l'interaction verbale, en raison de la **forte inhibition observée chez la plupart des classes dites inférieures**. En effet, en dehors de cadres de discours spécifiques, comme celui du syndicalisme, il est difficile pour un ouvrier, par exemple, de se confronter à son patron.

Si l'on sort du cadre marxiste, et que l'on regarde du côté de la sociologie, c'est Bourdieu qui nous éclaire sur les écueils de l'espace social. Dans *La Misère du Monde*, paru en 1993, il explique, avec une équipe de collaborateurs, **le glissement fondamental de la misère de condition à la misère de position**. Il est en effet difficile pour une personne appartenant à la classe dite « dominée » de se *positionner* face à un interlocuteur de la classe dite « dominante ». À cela s'ajoute la « violence symbolique » subie par les classes dominées, et partiellement acceptée par elles en raison même de leur statut : elles peuvent accepter les contraintes des classes dominantes, simplement parce qu'elles sont dominantes.

Mais, si l'appartenance à une classe « inférieure » ou « dominée » a un effet inhibant voire paralysant dans l'interaction avec les classes « dominantes » ou « supérieures », il reste possible de **renverser le rapport de domination en exploitant son « capital culturel »**, c'est-à-dire en utilisant des compétences spécifiques indépendantes du capital économique.

Il est donc indispensable, pour trouver sa place, de **connaître les ressources dont on dispose déjà, et de ne pas hésiter à les développer**. Pour les adolescents, l'école est, bien sûr, le lieu de ce travail⁷.

La violence symbolique dans l'interaction consiste, par exemple, à utiliser un lexique très spécialisé face à un interlocuteur qui ne le maîtrise pas, mais en faisant comme s'il le maîtrisait. Nous avons mille moyens à disposition pour expliquer la même chose, selon qu'on veut la rendre abordable ou au contraire hermétique. La pathologie d'un proche peut ainsi vous paraître à la portée de votre compréhension, ou au contraire accessible seulement aux spécialistes. Toute votre perception de la maladie en question en dépend.

Le savoir dans un domaine de compétence particulier constitue une forme de pouvoir, et, par conséquent, la possibilité d'un pouvoir abusif. Dans le milieu intellectuel, vous pourrez

⁵ Cette lecture du conflit vu à travers le prisme du caractère apparaît abondamment dans tous les conseils de type « managérial » et relève davantage du développement personnel, qui nous occupe peu ici.

⁶ Voir *Le Manifeste du parti communiste*, 1848.

⁷ Fervente admiratrice des travaux de Bourdieu, je ne partage en revanche pas son analyse selon laquelle l'école favorise la reproduction des inégalités sociales ; je pense au contraire qu'elle constitue un premier tremplin vers l'émancipation et l'autonomie, notamment celle de pensée.

ainsi vous entendre dire : « il suffit de *relire* Joyce », ou encore « Mais enfin, relis Wittgenstein ! » Que vous les ayez lus ou non, peu importe : la violence symbolique repose dans le choix du verbe *relire*, qui suggère implicitement que votre cerveau est une annexe de la Bibliothèque Nationale de France. Et, derrière cette violence symbolique, se niche la volonté d'asseoir une forme de supériorité dans le discours.

Dans un autre contexte, on connaît désormais le rôle de bouc émissaire que joue le personnage du « stagiaire » dans les médias : personnage aux contours flous, le stagiaire est systématiquement tenu pour responsable de toutes les coquilles ou fautes d'orthographe qui apparaissent, notamment, dans les bandeaux des chaînes d'information en continu. Le poste de stagiaire, statutairement inférieur à celui des titulaires, est d'ailleurs par essence fragile : il vivra différemment ses premiers pas dans un milieu professionnel selon qu'on veut le rassurer ou au contraire lui signifier, notamment par un usage abusif de termes d'initiés, l'étendue du chemin à parcourir.

Il apparaît donc déjà que c'est **en augmentant son capital culturel, et en enrichissant son vocabulaire, que l'on se prémunit d'une forme de violence ordinaire**. De nombreuses études montrent ainsi que sur les quelques 60 000 mots que compte Le Petit Robert (incluant, donc, les termes spécialisés, mais aussi les mots d'origine populaire), la plupart des adultes n'en utilisent que 5000 environ, et les adolescents en moyenne 1000. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire viennent aisément », disait Boileau. Je me souviens à l'inverse d'un élève avec qui je m'entretenais il y a quelques années, et qui s'était battu jusqu'au sang. Tandis que je l'interrogeais sur les raisons de son recours à la violence physique, il m'avait répondu : « Madame, j'ai déjà pas assez de mots pour penser, comment vous voulez que j'arrive à parler ? ». Il lui avait ensuite fallu accepter que les mots sont à la disposition de tous, et qu'il suffit de les apprendre.

Ce sont de telles trajectoires que racontent les œuvres d'Annie Ernaux ou, plus récemment encore, d'Edouard Louis, sans nier pour autant la déchirure que représente la lutte contre le déterminisme ou, pour le dire autrement, le fait de dépasser le niveau socio-culturel de ses parents⁸.

LE POIDS DES « ORIGINES »

Une autre source d'inhibition dans le discours est liée à la question des « origines », et au mépris que subissent le plus souvent les familles d'immigrés. Les populations maghrébines, notamment, souffrent de plus en plus de multiples formes d'amalgames, nourris par le passé colonial de la France et le racisme banalisé, auxquels s'ajoute la peur du djihadisme. **Ces populations se heurtent à différents positionnements, qui vont de la condescendance à la haine : autant de raisons de nourrir chez ces elles l'inhibition, la retenue dans le discours.**

Dans *La France des Belhoumi*, le sociologue Stéphane Beaud s'intéresse à l'histoire d'une famille d'immigrés algériens, et particulièrement à celle des huit enfants. Lors d'un entretien, l'une des filles, Amel, évoque un incident au cours duquel l'une de ses enseignantes lui avait lancé : « C'est à cause de filles comme toi qu'on vote Le Pen ». Elle raconte ensuite la rencontre entre sa mère et le Proviseur :

Donc [ma mère] lui dit comme ça : « Mais je comprends pas, vous avez pas le droit, y'a pas eu conseil de discipline donc vous ne pouvez pas exclure, le mois prochain, même pas, y'a le bac de français, c'est hors de question [...]. Je vais demander à un inspecteur d'Académie... » Et lui, il lui répond : « C'est un inspecteur de police » [imitant son ton ironique]... Elle lui dit : « Pardon ? » Il lui dit : « C'est un inspecteur de police que vous

⁸ Sur l'ensemble de ces questions, voir (entre autres), Annie Ernaux, *La Place* (Paris, Gallimard, 1983) ou *La Honte* (Paris, Gallimard, 1997). Le sens de ces deux titres est à lui seul éloquent. Voir également Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Paris, Seuil, 2014) ou encore *Qui a tué mon père* (Paris, Seuil, 2018).

devriez appeler... Et là, ma mère est rentrée dans une...[colère], c'était la première fois... Parce que ma mère n'est jamais avec nous contre l'école [...] donc elle s'est levée, elle lui a dit : « Eh bien écoutez Monsieur, vous serez avisé par Monsieur X [le ponte de l'Académie], je le connais très bien ». Et là quand il a entendu le nom, il est retombé [...] et il a dit « Eh bien écoutez, c'est un malentendu, toute une histoire, c'est vraiment un malentendu... »⁹

On voit ici tous les *a priori* avec lesquels le Proviseur, qui incarne ici une figure objective de pouvoir, aborde la mère d'élève. Le mépris est omniprésent sans qu'on puisse véritablement voir dans quoi il se loge : quelque part, sans doute, entre la mention stigmatisante de l'inspecteur de police, et le fait qu'il croie que la mère ne saurait connaître l'inspecteur d'Académie, ni comme statut ni comme personne. Or, la mention d'une autorité supérieure, que la mère connaît par ses propres réseaux, inverse immédiatement le rapport de force. Il va de soi que la première partie d'une telle scène est inenvisageable dans un lycée dit « huppé ». Dans cet exemple – et c'est une chance –, la mère ne s'est pas sentie inhibée : mais c'est la récurrence de tels épisodes qui finit par priver trop de gens de leurs moyens ; ce sont aussi ces situations qui, chez la majorité de nos élèves, finissent par tuer l'ambition.

QUE FONT LES FEMMES ?

Il serait ambitieux de faire une recension exhaustive des minorités susceptibles d'avoir recours à l'autodéfense intellectuelle.

Reste néanmoins le cas des femmes, qui, pour d'autres raisons, me semble un bon observatoire du mécanisme **d'intériorisation de l'infériorité** : il suffit pour cela d'observer la place que les femmes occupent dans l'existence même du concept d'autodéfense. **L'écrasante majorité des sites qui proposent des techniques d'autodéfense font figurer une femme dans la position de la victime, et un homme dans celle de l'agresseur.** Cela ancre insidieusement dans les esprits le fait qu'il est naturel pour une femme de se faire agresser, et qu'il est tout aussi naturel que ce soit par un homme. Plus encore, certains sites ne se consacrent qu'à « l'autodéfense féminine¹⁰ » et suggèrent ainsi de « se détacher les cheveux », ou d'utiliser l'emballage d'une « serviette hygiénique » pour ranger son argent. Un autre site, qui ne se présente pourtant pas comme ciblant un public exclusivement féminin, préconise, en cas d'enlèvement, de « jeter au fur et à mesure des objets tirés de votre sac à main ou de vos poches [...] comme un tube de rouge à lèvres¹¹ ».

Les formes que prend la violence à l'égard des femmes sont multiples ; l'une d'entre elles, et à mon sens pas des moindres, consiste aussi à leur expliquer comment ne plus être, par essence, des victimes.

Il existe donc un lien trop naturel entre l'existence de minorités, ou de dominés, et la nécessité d'avoir recours à l'autodéfense intellectuelle. Comme l'explique Édouard Louis, « le fait d'être une femme, un homosexuel, un Juif, un immigré, de venir des classes populaires, d'arriver depuis la province à Paris... tout le monde ou presque, à un moment de sa trajectoire, est marqué par l'expérience de l'injure ou de l'infériorisation¹² ».

⁹ Stéphane Beaud, *La France des Belhoumi*, Paris, La Découverte, 2018, p.106.

¹⁰ <http://www.leseclairseuses.com/bien-etre/10-techniques-d-auto-defense-feminine.html> (consulté le 26 juillet 2018)

¹¹ Voir <http://astucito.com/15-techniques-dautodefense-qui-peuvent-vous-sauver-la-vie/> (consulté le 26 juillet 2018)

¹² Entretien avec Michel Abescat, *Telerama*, publié le 18 juillet 2014 et consulté le 27 juillet 2018 sur <https://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php>

C'est qu'illustre très bien, également, le titre du film retraçant le combat d'Irène Frachon pour dénoncer les effets désastreux du Mediator. La périphrase *La Fille de Brest*, qui désigne une brillante professionnelle, incarne la double discrimination dont elle a été victime : être *une femme* (et même une « fille » !), et être un médecin de province. Ce sont ces deux éléments qui ont considérablement entravé ses démarches, puisque c'était autant de raisons de ne pas être prise au sérieux face au puissant – et masculin – *lobbying* des laboratoires Servier.

Toutefois, les faits observés ci-dessus ont aussi des effets pervers. Ainsi, il ne faut négliger la difficulté à laquelle peut être confronté un « puissant » qui ne serait pas à l'aise avec l'éloquence ou le conflit, en dépit de son statut. Car, de même qu'il est naturel voire prévisible qu'une femme se fasse agresser, de même on attend d'un chef qu'il tienne les rênes de l'interlocution et de l'éloquence. Or, un film tel que *Le discours d'un roi*, qui met en scène la lutte contre le bégaiement du futur roi George VI, illustre bien **l'écueil que peut représenter une maîtrise lacunaire de la parole chez une personne dont on attend par défaut qu'elle la maîtrise.**

L'analyse des prises de parole des hommes politiques montre ainsi que, même chez les « puissants », certains sont plus à l'aise dans les discours que dans les débats. Parmi les phrases qui font date, on retiendra ainsi aussi bien le « Vous n'avez pas le monopole du cœur » rétorqué par Giscard au piquant Mitterrand, que le « Je vous ai compris » lancé par De Gaulle face à la foule. En politique comme au quotidien, le constat est le même : **conserver la parole ou renchérir sur celle de l'adversaire sont deux moyens de se positionner dans le dialogue.**

Se défendre : un droit et une nécessité

L'autodéfense intellectuelle est, comme son nom l'indique, personnelle et non physique. Pour ne pas être perçue comme une attaque, elle doit aussi être légitime, c'est-à-dire qu'elle doit pouvoir être validée par le bon sens et la raison.

Dans ses formes verbales et quotidiennes, **elle ne s'inscrit pas dans le cadre de la légalité mais dans celui de la légitimité** ; elle s'apparente à ce que la loi reconnaît comme « légitime défense ». Pour être efficace et respectable, votre riposte doit donc respecter les principes de la légitime défense : ne répondez que si l'attaque est injustifiée (il faut savoir accepter d'entendre que votre Powerpoint est raté si tel est le cas), restez raisonnable (ne devenez pas plus offensif que votre interlocuteur), et ne tardez pas à répliquer (si vous attendez trois jours avant de réagir, tout le monde aura oublié l'attaque initiale, et c'est vous qui passerez pour l'agresseur). En contexte de conflit, donc, **faites en sorte que votre interlocuteur conserve toujours une longueur d'avance en termes d'agressivité.**

DE QUOI ET COMMENT FAUT-IL SE PROTÉGER ?

Comme l'ont montré Normand Baillargeon et Sophie Mazet dans leurs ouvrages respectifs, il est devenu indispensable de se protéger des **discours de manipulation**, qu'ils soient médiatiques ou individuels.

La manipulation médiatique doit essentiellement être comprise comme support de désinformation. C'est le cas des discours complotistes, qui prétendent se substituer à l'information dite officielle, en l'accusant elle-même de manipulation et de mensonge. De même, les *fake news*, qui n'ont à ce jour pas de traduction française, sont à distinguer de ce que seraient des *false news* – l'adjectif *fake* affichant, contrairement à son binôme synonymique, **la volonté d'induire en erreur.** L'attitude à adopter face aux tentatives de désinformation a déjà été amplement analysée, entre autres par les deux auteurs

précédemment cités ; mais je reviendrai sur les indices textuels de désinformation qui doivent nous alerter.

L'autodéfense intellectuelle me semble exiger bien plus que la seule construction de l'esprit critique, qui n'est en réalité que la première étape vers un objectif pragmatique : certes il est important de savoir repérer les indices de manipulation ou encore les marques d'agressivité dans le discours, mais cela est un peu vain tant que ce repérage ne permet pas dans un second temps de savoir se positionner et se faire respecter.

Se protéger et se défendre, c'est donc **se mettre à l'abri de l'agression, quelle qu'elle soit, et faire en sorte de ne pas perdre la face pour, idéalement, reprendre la main**. Nous verrons que cette *attitude active* – peut prendre plusieurs formes, chacune étant étroitement liée au contexte : l'attitude critique est, on l'a vu, fondamentale, mais tout autant que la posture physique, les moyens rhétoriques, ou parfois même le silence.

POURQUOI CHERCHE-T-ON A VOUS MANIPULER, OU A VOUS AGRESSER ?

Même si les rapports humains sont aussi complexes que variés, c'est toujours pour les cinq mêmes raisons que l'on vous attaque ou que l'on vous manipule :

- Parce que c'est comme ça

Je commence volontairement par le plus déprimant, mais c'est néanmoins incontestable : **la violence est constitutive des rapports humains**. Nous avons tous dans notre entourage cette personne en permanence insatisfaite, ou qui s'accroche à son esprit de contradiction comme une moule à son rocher. Plus généralement, **l'existence de la propriété et de la hiérarchie s'accompagnent nécessairement de sentiments-pas-très-nobles** (la jalousie, par exemple) qui trouvent un moyen d'expression parfait dans l'agressivité. Donc, chaque fois que vous vous demandez « Mais qu'est-ce qu'elle a, celle-là ? » ou « Ben qu'est-ce qui lui prend, à celui-là ? », répondez-vous tout(e) seul(e) : c'est juste quelqu'un d'agressif dans un monde qui ne l'est pas moins. Parfois, l'explication s'arrête tout bonnement là.

- Parce que votre interlocuteur veut vous rallier à sa cause / se faire pardonner

Chaque fois que l'on a besoin de vous, on va chercher à vous amadouer (#manipulation) et, si ça ne marche pas, on passera à la vitesse supérieure (#agression). Les élections des délégués sont le premier observatoire de ces stratégies peu louables (« si vous votez pour moi je vous défendrai au conseil de classe »), qui se retrouvent également dans les programmes politiques (« si vous votez pour moi vous aurez tous du travail »).

Le mensonge est l'option ultime de la manipulation, comme l'a récemment illustré Gérard Collomb lors de son audition à l'Assemblée, dans le cadre ce qu'on appelle désormais « L'affaire Benalla » : en répétant à de trop nombreuses reprises qu'il ignorait tout de cet homme, et en accusant tour à tour l'Élysée et la préfecture, le ministre de l'Intérieur ne cherchait rien d'autre que se soustraire aux accusations qui lui étaient adressées. Ses mensonges et son agressivité constituaient l'échappatoire ultime, et non un but en soi : **on ne ment jamais par plaisir, mais toujours pour sauver sa peau**.

- Parce que votre interlocuteur n'a en réalité pas confiance en lui / veut que vous l'aimiez

On arrive ici aux frontières de la psychologie, et donc à la limite de mon domaine de compétence : à chacun d'évaluer s'il a envie de faire les frais des névroses des autres.